

Du Capitole à la capitale

Le Point - Publié le 17/03/2011 à 09:06

Racines. De tous milieux et de tous âges, les Toulousains exilés à Paris se retrouvent et fraternisent. Portraits.

Les Toulousains 2 Paris

Il n'est pas encore 19 heures qu'ils sont déjà une vingtaine, attablés au fond du restaurant Le Barricou, dans le 11^e arrondissement, leur QG. Ce soir, Stéphane, François, Nadine et les autres se sont empressés de quitter le bureau pour assister à la retransmission en direct du match qui oppose La Rochelle au Stade toulousain. Certains ont "tombé la chemise" pour enfiler le tee-shirt de l'équipe, d'autres ont revêtu l'écharpe aux couleurs locales. La bière coule à flots. Cécile, lunettes rondes, lance timidement au serveur : "Il me faut un œuf mayo et de la saucisse sèche." C'est parti, l'assemblée entonne en chœur : "Elle est des nô-ô-ô-tres, elle mange sa saucisse comme les au-au-tres."

Tout a commencé il y a quatre ans. Pour vivre sa passion et fuir les plateaux repas en tête à tête avec son téléviseur, Didier Saboulard, 45 ans, chargé de recherche en biotechnologie, réunit une brochette d'amis. Ils sont rapidement une vingtaine. L'association Les Toulousains 2 Paris voit le jour, le bouche-à-oreille et le Net font le reste. "Quand on arrive à Paris, on se sent seul, perdu dans l'anonymat, avec un accent qui nous démarque", dit-il. Aujourd'hui, son réseau compte quelque 170 membres. Ils ont en moyenne la quarantaine, ils sont avocats, cuisiniers, ingénieurs chez Air France, éducateurs... En majorité, célibataires. "On vient ici pour rencontrer des femmes pur jus", plaisante Mariano. Parmi les supporters, la parité est plutôt bien respectée.

21 heures : Michalak va tenter une pénalité. Les supporters retiennent leur souffle : "Allez Fred, allez !" Applaudissements en cascade. Égalisation : 3 partout. Les supporters, en liesse et enlacés, scandent à tue-tête : "Ouais Toulouse, Toulousains, tous unis sous les mêmes couleurs. Nous irons chercher le bouclier, hisse et haut !" Didier précise : "On ne parle pas que de rugby. On évoque Toulouse et le terroir. On met aussi en place les prochains événements, les déplacements pour soutenir le stade ou des actions caritatives." Partenaires d'Un maillot pour la ville, parrainé par le joueur Fabien Pelous, ils soutiennent l'Association des parents d'enfants cancéreux d'Occitanie.

Nicolas Pinston, 38 ans

Les soirs de match, il ne quitte pas son maillot rouge du Stade toulousain. Diplômé d'une école de tourisme, il est parti suivre une formation dans la capitale il y a dix ans. Après l'obtention d'un stage et d'un poste d'agent de trafic à Orly, il pose ses valises et s'installe pour de bon avec sa femme dans la capitale. De Toulouse tout lui manque, ou presque : le climat, la mer et les montagnes à deux pas, la joie de vivre des habitants. "Rien à voir avec les Parisiens, glacés et méprisants, soupire-t-il. A mon arrivée, je saluais tout le monde dans la rue. On me regardait comme un extraterrestre. Ici, tout est compliqué, on vit à 100 à l'heure, les rues sont bondées et on tourne deux heures avant de se garer." Les Toulousains 2 Paris, c'est sa soupape. "On a l'impression d'être de retour à la maison. On retrouve l'accent qui chante et, le temps d'un match, on oublie nos soucis." Ce jeune père de famille ne cache pas son amour pour la Ville rose : "Bientôt, je reviendrai."

Amélie, 31 ans

C'est une bonne vivante. Elle est venue à Paris pour un poste d'ingénieur en nucléaire, en septembre 2010. "L'accent et le rugby me manquaient, dit-elle. Je recherchais un groupe de supporters." Un soir, elle surfe sur le Net et tombe par hasard sur l'association. "Tactiles et fêtards, les Toulousains sont des personnes sur lesquelles on peut compter, souligne-t-elle. Dans ce réseau, je peux être moi-même, loin du sérieux des centrales nucléaires. Ici, on ne me demande pas quel est mon métier ni mes revenus. Il n'y a pas de préjugés. A partir du moment où on aime le stade, les membres vous aiment. On est soudés par le sport, on partage les mêmes valeurs, celles que nous ont transmises nos aïeux : le respect, l'entraide et la solidarité." Pour elle, c'est une seconde famille.

Mariano Hernandez, 40 ans

Toulousain pur jus, il a la blague facile, l'œil rieur et un accent à couper au couteau. Pourtant, ça fait dix ans qu'il a quitté sa terre natale. Comptable, il se sentait seul quand il assistait aux matchs au Stade de France. Ici, il a retrouvé des amis pour partager sa passion et l'esprit festif de sa région. Elle lui rappelle les jours heureux quand il jouait avec sa banda Lous Berretes, un groupe de musique créé avec des amis d'enfance qui le rejoignent pour animer les grands matchs. Les couleurs rose et ocre de la place du Capitole et Nougaro ont beau lui manquer, pour rien au monde il ne quitterait la capitale. "On a tout à Paris. Les plus grandes expos et les plus belles pièces de théâtre", note-t-il. Paris l'a adopté, et réciproquement.

Les jeunes entrepreneurs

Ils appartiennent aux grandes familles de notables toulousains et ont fait leur scolarité dans les prestigieux lycées de la ville. Le bac en poche, ils sont "montés" à Paris poursuivre des études supérieures. En Rastignac, ils se sont lancés à la conquête de la capitale. "Toulouse est une ville petite et fermée, affirment-ils. Paris nous a ouvert des portes, un réseau et des contacts professionnels". Hommes d'affaires, avocats, médecins, ils ont à peine 25 ans et sont devenus de brillants entrepreneurs. "En arrivant, on a la peur au ventre, on ne connaît personne", confesse Guillaume Lasterade. Dans le 7e arrondissement, ils ont retrouvé leur milieu, une vie de quartier et l'esprit villageois qui leur manquaient dans la capitale. "C'est comme à Toulouse, quand on sort, on connaît tout le monde, les grands-mères comme les commerçants ou les étudiants". Ils ont fait leur fief des cafés de la rue Clerc. "On s'y retrouve chaque semaine à dix, vingt, parfois plus", indique-t-il. Parfois, ils traversent la Seine pour se rendre à La Trinquette (3e) ou, rive gauche, à L'Échelle de Jacob (6e), plein à craquer de Toulousains. "On forme une mafia de Toulousains à Paris, des amis d'amis, issus du même milieu, avec les mêmes codes et les mêmes valeurs, le même humour. On se reconnaît immédiatement, disent-ils. C'est notre bouffée d'oxygène". Dans ce cercle n'est pas accepté qui veut. Pour en être "mieux vaut être sympathique, souriant, pas prise de tête... Tout ce que les Parisiens ne sont pas", lance le jeune entrepreneur. Pourtant, quand ils reviennent à Toulouse, ils passent désormais pour des Parisiens.

Guillaume Lasterade, 25 ans et Marc-Antoine Levieuze, 26 ans

Costumés et cravatés, ils sont plus chics que les Parisiens dans leurs éclatants bureaux installés sous les arcades des Tuileries. Pas le moindre accent. Ils se sont rencontrés à Paris, sur les bancs d'une école de commerce, et ne se sont plus quittés. Lors d'une soirée arrosée, ils parlent carrière et, après quelques verres, s'imaginent à la tête d'une agence qui allie le luxe à l'immobilier. Ainsi naît leur entreprise, Immobilier prestige. Depuis trois ans, elle propose des services dans le monde entier. "On a bénéficié d'un réseau d'amis, des fils d'ambassadeurs libanais, saoudiens, rencontrés à l'école", explique Marc-Antoine. Pour Guillaume, pas question de retourner dans la Ville rose. "Ma vie est à Paris ou dans une capitale étrangère, confie-t-il. Paris, c'est la capitale de tous les possibles". Marc-Antoine, qui a rencontré une petite amie toulousaine, voit

les choses sous un autre angle : "Les transports, la foule, la vie à 100 à l'heure, c'est épuisant. J'aimerais offrir à mes enfants l'éducation que j'ai reçue, dans la simplicité et la sécurité. Je reviendrai sûrement à Toulouse."

Caroline et Clémence Cave, 27 et 25 ans

Ces sœurs montalbanaises sont inséparables. L'aînée, Caroline, acceptée dans une école de publicité parisienne, a montré l'exemple voilà cinq ans. La cadette, Clémence, l'a suivie trois ans plus tard, pour un stage dans un cabinet d'avocats. "On s'est habituées à la vie parisienne. Plus jamais on ne quittera la capitale", entonnent-elles d'une seule voix. Clémence, qui prépare le concours du barreau, évoque les formidables débouchés. Caroline a tenté de retourner à Toulouse. "J'ai vite déchanté, il n'existe pas les mêmes réseaux dans la création et la mode", dit-elle. Cette expérience lui a donné l'idée de créer www.marquisemarket.com, un site de vente en ligne d'accessoires de mode et de décoration. Depuis 2010, le concept store cartonne, affichant jusqu'à 900 visiteurs par jour, avec des clients dans toute l'Europe. Ensemble, elles s'appêtent à ouvrir un site, Les Ambassadrices, une vitrine virtuelle qui permettra aux boutiques de la France entière de vendre leurs produits : "Nous voulons promouvoir le commerce de proximité et les créateurs toulousains."

Toulouse à Paris

"Ça fait cinquante ans que nous bénéficions d'une subvention de la ville de Toulouse", lance avec fierté Simone Tauziède, la présidente de l'association. Toulouse à Paris, c'est l'histoire d'anciens artistes du Grenier de Toulouse, entraînés par le comédien Pierre Mirat, leur chef de file, qui réclament une association pour rassembler les Toulousains à Paris. 1961 : la date est symbolique. Ils pleurent encore la mort de Gérard Philipe, disparu deux ans plus tôt, et créent l'Amicale des Toulousains, qui deviendra par la suite Toulouse à Paris. Un premier repas les réunit, en présence de la comédienne Marguerite Pierry, de la Comédie-Française, et Georges Lannes, commissaire de police et comédien à ses heures, qui devient leur président. L'année suivante, ils représentent la Ville rose au Salon de l'agriculture et célèbrent la première Fête de la violette. Ces manifestations deviennent un rituel. Très vite, les membres de la Toulousaine de Paris, formée depuis le XIXe siècle, de politiques, ministres et notables, les rejoignent. L'association compte bientôt 500 membres. En 1968, ils participent à la création d'un groupe de folklore pour promouvoir les chants et danses de leur région. Pendant trente ans, vêtus de l'habit traditionnel, ils ont porté les couleurs de Toulouse à travers le monde, en Allemagne, en Suisse, en Bulgarie et en Turquie. "On faisait les têtes d'affiche des journaux de notre région, se félicite un membre de la première heure. Des Béarnais, des Gascons et même des Parisiens nous ont rejoints". Mais l'association a peu à peu perdu de son entrain. "Les jeunes se sont mariés et sont partis vivre à Toulouse", regrette Simone Tauziède. Aujourd'hui, ils sont une quarantaine à convoquer le passé. Ils ont entre 70 et 90 ans et se retrouvent trois fois par mois autour d'apéritifs dînatoires dans une salle de l'Église réformée, rue des Petits-Hôtels (10e). Cultivés et fins lettrés, ils se racontent des histoires, à la manière des troubadours, chantent Toulouse et dansent, accompagnés de musiciens. Ils honoreront leurs traditions jusqu'au dernier souffle.

Simone Tauziède, 90 ans

Elle porte un chignon, un chemisier en soie blanche, des bagues serties de diamants et vit seule à Asnières, dans une résidence pour personnes âgées. Elle compte des amis dans chaque arrondissement de Paris. Des Toulousains, comme elle. "J'ai vécu vingt-cinq ans à Toulouse et je m'y suis mariée avec un Béarnais", confie-t-elle. Après guerre, son mari, typographe, tente sa chance à Paris, il devient conférencier des Monuments historiques. Embauchée dans un organisme de tourisme, elle le suit. A la naissance de leur troisième fille, ils quittent leur appartement du 15e arrondissement et s'installent à Asnières. Le président du Centre des provinces françaises la sollicite pour fonder Toulouse à Paris. "Ce fut une aubaine, j'occupais

enfin mes journées de femme au foyer. " Le groupe de folklore, c'est son mari musicien qui en a l'idée. Elle était là pour convaincre et gonfler les troupes, une quarantaine de personnes au total. Longtemps elle a présidé l'Académie des arts, lettres et sciences de Languedoc. L'âge avançant, elle s'est retirée. Toulouse à Paris, c'est son lien social. "On organise des sorties au théâtre, dans des expositions, des visites du patrimoine. On s'entraide et on se rend visite quand l'un de nous tombe malade".

Francine Jan, 71 ans

Elle a été la première reine de la violette. "Je suis même passée à la télévision en même temps que le chanteur basque André Dassary et la soprano Mady Mesplé", indique-t-elle. C'était en 1962. De ce moment elle a conservé en souvenir une couronne tressée de violettes, qu'elle garde soigneusement dans une armoire. A l'âge de 15 ans, cette Toulousaine pure souche a suivi ses parents, fonctionnaires dans l'administration, mutés à Paris. "Nous retrouvons nos racines, en famille, dans les bals animés par des artistes locaux et les manifestations de l'association. "Comme elle, sa fille a été reine de la violette. Ses enfants ont grandi. Avec son mari, elle continue de fréquenter ce cercle de Toulousains attachés aux traditions locales. "C'est enrichissant, chaque membre parle de ses lectures, de ses voyages à travers le monde. Ils ont tant de choses à nous apprendre".

Les Académiciens

Ils ne se réunissent jamais sans leur médaille en bronze, enrubannée de rouge et de jaune, aux couleurs de leur région. Ils ne sont ni rugbymen ni membres d'une confrérie secrète, mais appartiennent à une société savante : l'Académie des arts, lettres et sciences de Languedoc. Ils ont entre 70 et 90 ans et se retrouvent chaque premier lundi des mois pairs au palais du Luxembourg. Parmi les soixante membres, dont une trentaine vit à Paris, d'illustres avocats, des agrégés d'histoire, des scientifiques, des professeurs, comme Edmond Jouve, constitutionnaliste de renom qui aida de nombreux pays d'Afrique. Il y a aussi des directeurs d'organismes culturels, tel Auguste Rivière, à la tête du Capitole pendant quarante ans, des musiciens ou un chef d'orchestre, comme Charles Chaynes et Michel Plasson, et de grandes femmes de lettres, comme Marie Rouanet. Bref, des gens de lettres, des arts et des sciences qui publient, écrivent et mettent leurs compétences au service de l'excellence.

Pour intégrer ce cénacle, il faut être languedocien, avoir été repéré, être parrainé et soumettre son curriculum au vote, avant d'être adoubé en grande pompe au palais du Luxembourg. "L'Académie a été créée en 1945 pour établir un lien entre la capitale et la métropole du pays d'Oc, sauvegarder les traditions et favoriser l'essor de ces pays dans les domaines scientifique, littéraire, artistique", expliquent-ils. Nombreux sont les membres qui parlent encore la langue d'oc. Deux fois par an, ils récompensent d'un prix les jeunes talents de leur région, les brillants étudiants de la faculté de Toulouse, de savants professeurs et des hommes des lettres, des sciences et des arts. En petit comité, les académiciens discutent de l'actualité de la région. "Les panneaux photovoltaïques récemment installés à Nadaillac-de-Rouge, le village de notre président Edmond Jouve, furent l'objet d'un long débat. " Parfois, ils interviennent auprès des municipalités et souvent ils obtiennent gain de cause.

Charles Chaynes, 86 ans

Violoncelliste hors pair, à 18 ans, il a reçu tous les honneurs du conservatoire de Toulouse. Ses parents, qui y étaient professeurs, l'envoient à Paris. "Déjà, j'avais en tête de devenir compositeur." Après guerre, il s'installe chez un cousin musicien, rue de Rome, à deux pas du Conservatoire. L'Italie bouleverse sa vie.

Premier Grand Prix de Rome en 1952, il séjourne quatre ans à la Villa Médicis. "Me nourrissant d'art et de fouilles archéologiques, je vivais la vie d'un Romain".

De retour à Paris, il devient directeur de France Musique et passe vingt-cinq années à la tête de Radio France. Compositeur, il écrit cinq opéras, dont "Erzsébet", créé en 1982 à l'Opéra de Paris. Un succès dans le monde entier. Repéré par l'Académie du Languedoc, il rejoint le groupe et retrouve la chanteuse d'opéra Mady Mesplé et son confrère Michel Plasson. "Depuis le départ de ce dernier du Capitole, Toulouse m'a oublié. Mes opéras se jouent partout dans le monde, sauf dans cette ville. Il est vrai qu'on m'a proposé la direction du conservatoire, mais ma vie est à Paris. Sans elle, je n'aurais jamais atteint cette notoriété". En 2005, il a été élu à l'Académie des beaux-arts.

Georges Hacquard, 93 ans

Il porte ses initiales brodées sur la poche de sa chemise et un cardigan en laine marine. Il est arrivé à Paris en 1945, après des études à la faculté de lettres de Toulouse. Avec sa femme, il s'installe dans le 14e. En 1953, il est nommé directeur de l'École alsacienne. "Toute la direction avait l'accent du Midi", plaisante-t-il. Grâce à lui, l'école a été l'un des premiers établissements à introduire l'enseignement du chinois. Directeur pendant trente-trois ans, il a côtoyé les plus grands. Il fut l'ami du cardinal Saliège, ainsi que de François Mitterrand, Jean-Louis Barrault et Jean Deschamps, grand homme de théâtre. Écrivain à ses heures, il a signé vingt-sept ouvrages, dont le "Guide romain antique", que se sont transmis des générations de latinistes. L'Encyclopédie sonore chez Hachette, c'est encore lui. "J'ai créé cette collection de disques pour réunir les grandes œuvres du patrimoine français". Ce qui lui valut un prix. Il a aussi composé des mélodies sur des poèmes occitans de Charles et Henri Mouly, des pièces et des livrets de cantate. "Je suis toujours très ému par ce qui touche à ma ville". Père de quatre enfants, grand-père de dix petits-enfants, il écrit ses Mémoires et anime, chaque mercredi, une chorale folklorique, l'Ensolelhada, fondée avec l'ami René Tauziède.